

BIÈRE AMÈRE

« *La bière a parfois un goût amer, le vendredi soir* », ai-je songé vers minuit, en montant dans le bus 31 qui me ramène de *L'Est parisien*, une brasserie coquette à quelques pas de la Gare de l'Est, blottie à l'orée d'un jardin bordant le canal Saint-Martin.

Un café bobo¹ pas comme les autres. Le seul de la capitale qui tolère une faune particulière, aux allures indigènes, — sauvage comme une meute, docile comme une crèche de grands enfants —, celle des joueurs d'échecs. Les férus d'histoire, disciples du noble jeu, vous diront que l'esprit du lieu emprunte à un célèbre estaminet, jailli du XVIII^e siècle : le *Café de la Régence*, près du Palais-Royal, ce temple du jeu d'échecs où les philosophes des Lumières venaient « *pousser du bois* » au détour de bouillonnantes controverses sur l'idéal révolutionnaire...

Ici, au Club du Canal Saint-Martin, nulle révolution en marche. Nul polémiste en ébullition. Nul débat savant. La tribu n'a d'autre idée que de communier aux rites païens de la déesse Caïssa, la muse capricieuse de l'échiquier, autour d'un verre de bière « *plein de fureur, de cris et de jurons* », comme dirait l'ami Victor (Hugo). Là où consommer avec modération participe juste un peu à l'ivresse des sens, avant que le jeu n'exerce son empire sur les esprits avides d'en découdre.

Xavier, notre jovial arbitre, — un titi parisien aux traits balzaciens —, est le maître de cérémonie. Il organise, supervise, veille au bon ordonnancement de la messe hebdomadaire, le tournoi de blitz du vendredi soir², avec sa liturgie immuable et son jargon d'expert : appariement selon le système suisse, sept rondes, soit sept parties allouant cinq minutes à chaque joueur pour battre ou écraser son adversaire, selon

¹ Bobo = bourgeois-bohème, pour les non-initiés. Non hélas, je ne suis pas un bobo, sauf peut-être le vendredi soir, mais juste un peu ...

² En l'espèce le « *150^e PurO* » disputé le 30 août 2014. Cf. le site internet du club Canal Saint-Martin.

l'humeur belliqueuse des protagonistes. « *Les Noirs appuient sur la pendule* » : la sentence arbitrale proclame le début des hostilités. Dans un silence sépulcral, voué à la concentration échiquéenne, le ballet des pièces de bois joue de concert avec le cliquetis des pendules électroniques pour habiller de sons une muette tempête d'émotions.

Pour avoir renoué, ce soir-là, avec le plaisir indicible de ces joutes cérébrales, une question vient soudain interroger ma pathologie de « *chess addicted* ». Au cours de la partie si singulière qu'est le blitz, le rite ne compte-t-il pas autant, sinon plus, que la théorie des ouvertures et la dextérité stratégique ? La dictature des secondes qui s'égrènent ne vient-elle pas dramatiser le fragile équilibre entre pièces blanches et noires ? La gestuelle de l'adversaire n'est-elle pas plus intimidante que la science échiquéenne ? La posture n'est-elle pas plus performante que la réflexion ? Ces considérations sembleront excentriques pour un échéphile cartésien, rivé à son répertoire d'ouvertures, acquis à une conception soviétique du jeu d'échecs où la rigueur doit avoir raison de la sensibilité en toutes circonstances...

Pourquoi ces questions me turlupinent-elles au moment de prendre place pour la première ronde ? Sans doute parce que je ne suis ni cartésien ni soviétique. Ou peut-être trop rêveur ou trop émotif. Certitude que je tiens pour acquise à mon humble niveau : je sais à quoi m'attendre en observant mon adversaire dès les premières secondes de la partie.

À sa façon de s'asseoir, de s'emparer de sa chaise, d'une main ferme ou délicate, je devine un tempérament volontaire ou prudent, qui pratiquera une ouverture offensive ou défensive.

L'amicale poignée de main avant de jouer le premier coup est aussi révélatrice. Est-elle ferme ? Elle suggère une détermination aussi puissante qu'affirmée. Est-elle

molle ? Elle trahirait un manque d'assurance ou un soupçon de sournoiserie : une ambiguïté qui a le don de m'intriguer, selon que le regard de l'adversaire est fuyant ou volontaire.

La main, encore la main. Sa manière de saisir la pièce d'échecs et de la déplacer. L'enfoncer comme un clou sur la case et en marteler le bruit ? Indice d'un tempérament fort, décidé, inébranlable. La poser avec délicatesse comme pour caresser l'échiquier ? Soupçon d'un esprit calme, prudent, sensible aux angoisses que la partie va bientôt déchaîner.

Le rythme endiablé du jeu, surtout dans les trente dernières secondes, en dit encore plus long que les neuf minutes précédentes. La main est-elle hésitante ou tremblante ? Alerte ou ahurie ? Frénétique ou placide ? Précise dans le doigté ou maladroite jusqu'à renverser des pièces ? C'est la main, toujours la main, qui scelle le destin de la partie, mieux que le cerveau sans doute. « *Vous êtes tombé* », annonce l'adversaire victorieux, dans un souffle de soulagement. Traduire : votre temps de réflexion — les cinq minutes allouées — vient d'expirer. « *J'étais mal au temps* », opine le perdant. Traduire : je jouais trop lentement. « *C'est la terrible loi du blitz* », conclut le gagnant, comme si ce jeu prêtait à philosopher. Traduire : le temps compte autant que le talent dans une partie-éclair. « *Blitz* » ou partie-éclair ? Deux noms pour une même partie, pour deux sensibilités distinctes : le premier sonne belliqueux et germanique, le second vieille France et désinvolte. Quelle importance puisque les frontières ont disparu...

Entre deux parties, les joueurs se ruent vers le bar pour marquer la pause, autour d'une nouvelle bière bien sûr. Il suffit de tendre l'oreille pour saisir quelques bribes d'un dialecte étrange, comme on n'en entend jamais autour du zinc. La tribu a son langage, son vocabulaire, ses rengaines. « *T'as quel Élo ?* » (...) « *Tu joues à*

combien ? » (...) « *j'étais en zeitnot à la fin » (...)* « *La semaine dernière, j'ai battu un 2000 » (...)* « *j'ai sacrifié une qualité pour gagner deux pions » (...)*. Les échecs aussi ont leurs brèves de comptoir. Chacun y va de son histoire, de sa bérézina ou de son exploit. Les échecs ont aussi leur Tartarin, sur le bûcher des vanités qui se consomment à petit feu.

Amende honorable ou simple confession nocturne ? Moi aussi j'en suis de cette étrange tribu. Le temps de ce tournoi de blitz, je me surprends à renouer avec les postures et les mots, les belles émotions et les misérables angoisses du « *pousseur de bois* ». Mieux encore, c'est la première fois dans ma carrière échiquéenne que je saisis au vol, dans mon inséparable carnet à spirales, mes « *rêveries d'un joueur solitaire* » au fil des sept parties que j'ai maîtrisées ou subies³...

Première ronde, premier soupir. J'affronte le favori du tournoi. Jean-Baptiste, le bien nommé. Un visage de prophète qui a toute sa tête. Avec les Blancs, j'ose la variante Andersen de la défense sicilienne — 2. Fc4, « *a clever move* » selon Garry Kasparov lui-même —. Mais n'est pas Kasparov qui veut. Pour autant, je me surprends à faire bonne figure. La position est équilibrée jusqu'à ce que mon adversaire s'empare de l'initiative pour ne plus la lâcher. Plus la position est ouverte, plus elle devient tendue et plus mon adversaire joue vite. La pendule en vient à trancher le duel : mon crédit de temps est épuisé. Mon opposant dispose encore de cinq secondes. J'ai perdu. « *Peut-être n'aurais-tu pas dû échanger les dames ?* » conclut-il en guise de brève analyse. La question n'est plus de mise. Et je préfère ne plus y penser...

Deuxième ronde, comme une consolation. J'ai à nouveau les Blancs. Je rencontre Daniella, une des deux femmes en lice. Petit moment d'étourderie en ajustant mes pièces : je laisse filer vingt secondes avant de jouer mon premier coup ! Je me

³ Mes sympathiques adversaires se reconnaîtront... Je cite leur prénom en guise d'hommages respectueux.

maudis en appuyant sur la pendule. Dans la variante d'échange de la défense espagnole, elle ose reprendre mon Fou avec le pion b7. Une variante rarement jouée. La position se complique au centre. Ma paire de cavaliers s'impose peu à peu dans le camp des Noirs et tourmente mon adversaire qui se met à réfléchir, trop longtemps peut-être. Je gagne avec quatre secondes d'avance. Un premier point à l'arraché.

Troisième ronde avec les Noirs face à Ahmed. L'ouverture me plaît. La défense Petroff, dans la variante des trois Cavaliers. Comme j'en suis familier, je joue assez vite. Dans le milieu de partie, mon adversaire cède un pion et consomme plus de temps que moi. Parce que je redoute de laisser filer le gain, je me surprends à jouer plus lentement. Aux échecs aussi, la peur n'évite pas le danger. Pour trois petites secondes d'avance, la pendule m'accorde la victoire. « *Je pratique trop peu le blitz* », confesse mon adversaire en remettant les pièces en place. Acte de contrition assez fréquent dans les tournois. Aux échecs, l'explication participe à la rémission... La parole libère les frustrations. Pour un peu, je pourrais devenir psychothérapeute du noble jeu. L'idée m'amuse, juste le temps de quitter la table.

Quatrième partie contre Louis, un tout jeune adolescent, alerte et fougueux. Je me méfie d'autant plus que je joue à nouveau avec les Noirs. Mes coups d'ouverture — encore une défense Petroff, variante des trois Cavaliers — ne semblent pas déconcerter mon coriace adversaire. Il joue vite et précis, assied sa domination au centre, et consomme moins de temps que moi. Dans la soudaine contre-attaque que je mène sur l'aide Dame, — ma seule échappatoire pour équilibrer la position —, il commet une gaffe fatale, m'offrant un réseau de mat et une Tour en un seul coup. Dépité, mon jeune concurrent abandonne. Petit pincement au cœur. Je n'aime pas battre un enfant, surtout dans ces conditions.

Cinquième ronde contre Gabriel, un autre enfant. De l'ange, il a l'allure. Une prestance assez troublante. Un visage doux et inspiré. Du haut de ses onze ans, il affiche une détermination sans faille. Dès l'ouverture, il m'aventure dans une variante peu orthodoxe de la Défense Pirc. Mes pièces blanches parviennent à contrôler le centre et à garder l'initiative. Mais je concède une bonne trentaine de secondes dans la réflexion de cet équilibre précaire. Voulant simplifier la position pour compenser mon *zeitnot* — un mot barbare pour signifier « *crise de temps* » —, je concède un échange qualitatif qui m'inquiète plus qu'il ne me soulage. J'aborde une finale avec deux Cavaliers et un Fou. L'ange Gabriel dispose d'une Tour et d'un Fou pour terroriser mes pions disséminés. Il déjoue tous les pièges. Il joue de plus en plus vite. Comme s'il gagnait en assurance face au danger. Dans une finale au rythme effréné, je ne parviens pas à combler mon retard. Aux échecs comme ailleurs, les secondes perdues ne se rattrapent pas. Mais il n'y a pas de honte à perdre contre l'ange Gabriel.

Sixième ronde, tel un heureux répit. Lutte aux accents celtiques face à Yann-Erie, ai-je pensé avant de commencer la partie. Sait-il que j'ai du sang breton moi aussi ? Mais la partie n'a que faire des affinités armoricaines. Avec les Noirs, j'ose la Défense Tchigorine, une réplique à 1-d4 qui me plaît assez par sa souplesse, du moins dans les douze premiers coups. Comme je connais bien ce schéma d'ouverture, je gagne de précieuses secondes. Contre mauvaise fortune bon cœur, la perte d'un pion sur l'aile-Dame ouvre à ma Tour une colonne qui, Cavalier aidant, vient soutenir mon Pion filant à la promotion. Trop tard lorsque mon adversaire entrevoit l'issue fatale. Ce point de la victoire chasse aussitôt de mon esprit la déception que la défaite précédente m'infligea. Ainsi se bousculent les émotions

échiquéennes, au rythme d'une cyclothymie que tout « *pousseur de bois* » doit savoir apprivoiser.

Septième et dernière ronde. Celle de l'espoir déçu face à Ludovic, un vrai joueur de blitz, vif, solide et alerte. Dans la variante d'échange de la défense espagnole, mon Roi blanc est quelque peu malmené sur son aile, au côté de pions doublés, aussi inutiles qu'encombrants. Ce désarroi consomme mon temps de réflexion. Je cède à mon adversaire plus de vingt secondes. Et « *je tombe* »⁴, selon le verdict chronométrique des joueurs d'échecs.

Avec 4 points sur 7, je termine à la dixième place du tournoi, parmi trente-huit joueurs en lice. Je me surprends même à devancer Elena Partac, grand maître international moldave. Si je lis bien la « *grille américaine* » décortiquant les résultats de ce tournoi blitz, je suis censé avoir accompli une « *perf' à 1911 Elo* ». Je ne sais pas trop ce que cela signifie, ni même si je dois m'en féliciter. Parce que la prochaine fois, je devrai faire mieux, au risque de me maudire...

4 points sur 7, soit 4 victoires et 3 défaites. Soit 4 bons indicateurs d'estime de soi et 3 cicatrices de blessure narcissique. Soit 4 instants d'allégresse et 3 de tristesse. Aux échecs aussi, tout est question d'humeur : faut-il voir le verre à moitié plein ou à moitié vide ? Faut-il se réjouir ou s'affliger ? Et finalement, à quoi cela sert de « *jouer aux échecs* » ? À se faire du bien ou se faire du mal ? Plaisir d'écraser « *l'autre* » ou de se rassurer soi-même ? Et si l'ami Albert (Einstein) avait raison, lui qui ne voyait dans le noble jeu qu'une « *façon intelligente de perdre son temps* » ? Au comptoir, devant mon deuxième verre de bière, ces questions taquinent mon esprit, qui secrète encore quelques zestes d'adrénaline. En caressant la mousse de mes lèvres sèches, je ferme les yeux, comme pour revivre la tempête d'émotions de ces parties-éclair.

⁴ Allusion aux pendules mécaniques : un petit drapeau rouge « *tombait* » pour signifier que le temps imparti était écoulé... L'usage des pendules électroniques est désormais de rigueur dans les tournois.

Soudain, la dernière partie revient me tarauder. Ces deux imbéciles pions doublés sur la colonne f qui m'ont coûté du temps... Je veux croire que c'est à cause d'eux que j'ai perdu, pas à cause de moi. Je souris à cette idée loufoque. Oui, c'est tellement mieux d'en vouloir à ses pièces pour se consoler juste un peu, surtout quand la bière prend un petit goût amer, le vendredi soir.